

Libretto

RAFAEL SABATINI

SCARAMOUCHE

roman

Traduit de l'anglais et adapté par

JEAN MURAY

libretto

Titre original :
Scaramouche

© Éditions Phébus, Paris, 2008, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-287-4

Né en 1875 de mère anglaise et de père italien, tous deux chanteurs d'opéra, le jeune Rafael Sabatini connut une enfance et une adolescence itinérantes qui lui permirent de maîtriser l'anglais, l'italien, le portugais et l'allemand. Il devint traducteur puis se lança dans l'écriture de romans d'aventures, de pirates, de cape et d'épée, et renouvela avec talent tous les codes de ces genres. Il est mort en 1950 ; sa tombe porte en épitaphe la première phrase de *Scaramouche* : « Il était né avec le don du rire et la certitude que le monde était fou. »

PREMIÈRE PARTIE

LA LOI

LE RÉPUBLICAIN

André Moreau était né avec le don du rire et la certitude que le monde était fou. Tel était tout son patrimoine. Enfant trouvé, recueilli et tenu sur les fonts baptismaux par M. de Kercadiou, seigneur de Gavrillac, il avait appris son alphabet à l'école du village. À quinze ans, M. de Kercadiou l'avait envoyé à Paris et placé comme pensionnaire dans l'un des collèges les plus réputés de la capitale. À vingt-deux ans, après des études de droit qui lui donnaient le titre d'avocat et dont son protecteur et parrain avait supporté tous les frais, il avait regagné Gavrillac, et depuis deux ans, secondait M^e Rabouillet, le notaire du village, dans la direction de ses affaires. Son avenir, par la volonté de M. de Kercadiou, semblait donc assuré. Un matin de novembre 1788, André prenait son petit déjeuner – un bol de lait et une tranche de pain bis – dans la salle à manger du notaire. De temps à autre, il levait les yeux et, par la fenêtre, contemplait les arbres dépouillés par l'automne, ainsi que le ciel d'un bleu presque gris qui tendait son voile léger au-dessus du village breton de Gavrillac. Il avait passé une excellente nuit, pleine de rêves enchantés. Ne connaissait-il pas, maintenant, la joie d'aimer et de se savoir aimé? Et, lorsqu'il songeait que, une demi-heure plus tard, il irait accueillir à l'arrivée de la diligence son meilleur ami, Philippe de Valmorin, il se jugeait comblé. Aline et Philippe! L'amour et l'amitié!

N'était-ce pas ce qu'un être humain peut désirer de plus beau sur la terre ?

Âgé maintenant de vingt-quatre ans, André était de taille moyenne, mais de silhouette élégante et souple. Son visage mince, aux pommettes et au nez saillants, s'encadrait de cheveux noirs qui touchaient presque ses épaules. Sa bouche était large, fine, ironique. Ceux qui, au premier abord, le trouvaient laid, changeaient d'avis dès qu'ils étaient placés dans le rayonnement de ses yeux superbes, de ses prunelles sombres et attentives. En maintes circonstances, il avait déjà montré un esprit fantasque et plein d'originalité. Enfin, à l'Académie littéraire de Rennes – l'un de ces clubs qui commençaient à se multiplier en France et où les jeunes intellectuels examinaient, à la lumière de la philosophie du XVIII^e siècle, tous les aspects de la vie sociale –, il faisait fréquemment preuve d'un don inné pour la parole. Mais la réputation qu'il s'était forgée par ce moyen, au reste sans le vouloir, n'était pas des plus enviées. En effet, on le déclarait trop mordant et parfois même trop enclin à ruiner les théories sublimes qui devaient donner le bonheur au genre humain. Quand certains de ses compagnons lui adressaient ce reproche, il leur répondait :

– Que fais-je d'autre que de vous tendre le miroir de la vérité ? Est-ce ma faute si l'image qui s'y reflète – la vôtre ! – vous paraît ridicule ?

Bref, il avait si bien indisposé les beaux esprits de l'Académie littéraire que son exclusion aurait été prononcée depuis longtemps sans de constantes interventions en sa faveur de Philippe de Valmorin, ce jeune étudiant en théologie qu'il se proposait avec joie d'accueillir un quart d'heure plus tard à l'arrivée de la diligence.

Il achevait son petit déjeuner dans la spacieuse salle à manger au plafond bas et aux lambris blancs de M^e Rabouil-

let, et il s'apprêtait à quitter la maison pour se rendre sur la grand-place, lorsque des pas résonnèrent dans le couloir, puis la porte s'ouvrit, livrant passage au meilleur ami d'André, à celui auquel il avait dit un jour : « Tu es presque mon frère », Philippe de Valmorin lui-même.

Celui-ci, âgé de vingt-deux ans, était un grand jeune homme à la taille élancée, vêtu, comme tous les séminaristes, d'un austère habit noir que rehaussaient un rabat et des poignets blancs. Des boucles d'argent brillaient sur ses souliers, mais il n'y avait pas un grain de poudre sur ses cheveux bruns.

Il entra d'un pas vif, l'expression agitée. André lui ouvrit les bras en criant :

– Philippe! Comment se fait-il...

– Oui, oui! coupa le nouveau venu d'une voix essoufflée. La diligence a marché d'un train d'enfer. Nous avons vingt minutes d'avance.

– Maudite diligence! Elle m'a privé d'un plaisir que je caressais depuis plusieurs jours : celui de t'accueillir, fit André en riant.

Les deux jeunes gens s'étreignirent. Mais Philippe se dégagea très vite. Un pli soucieux barrait son front. Le sang colorait son visage ordinairement pâle.

Surpris, André lui demanda :

– Qu'as-tu donc? Un souci? Un ennui pendant le voyage?

– Non, rien de cela. Ou plutôt, si... un ennui... mais qui nous affecte tous... tous! Tu entends bien?

– Je ne comprends pas, répondit André avec une surprise grandissante.

– Eh bien, voici, fit le séminariste d'une voix sombre. Au relais de Meupont, j'ai appris une chose terrible. Un paysan de Gavrillac, un nommé Mabey, a été abattu à l'aube, dans les bois de Meupont, par l'un des gardes-chasse du marquis de La Tour d'Azyr. Le malheureux a été surpris au moment où il détachait un faisan d'un piège qu'il avait tendu. Le garde

n'a tiré que sur l'ordre formel de son maître. Il s'agit là non seulement d'un meurtre, mais d'un acte de tyrannie caractérisée ! Il importe de dénoncer cet abus, ce crime. Puisque la victime habitait Gavrillac, il faut porter immédiatement l'affaire devant M. de Kercadiou. Mabey laisse une veuve et trois orphelins. Ne serait-ce que pour eux, il faut exiger réparation.

Quelques instants, André demeura tête basse, comme plongé dans ses pensées. Puis, prenant le bras tremblant de son ami, il poussa celui-ci jusqu'à un fauteuil placé devant la haute cheminée où crépitaient gaiement des bûches de sapin.

– Assieds-toi, dit-il.

Philippe se laissa tomber dans le fauteuil.

– Eh bien ? demanda-t-il avec un accent fiévreux. Que penses-tu de cette affaire ?

– Je suis déjà au courant, répondit André d'un ton neutre.

– Mais, ma parole, tu ne sembles même pas étonné !

– Rien ne m'étonne de la part de La Tour d'Azyr. Cet homme est la cruauté incarnée. Cela se sait à des lieues à la ronde. Mabey a donc été stupide de lui voler ses faisans. Il aurait mieux fait de braconner sur un autre domaine...

André avait parlé d'une voix presque sèche, avec une indifférence qu'il n'éprouvait pas du tout au fond de lui-même, mais qu'il ne pouvait s'empêcher de manifester, car il était furieux que le hasard, en attristant les premières minutes de cet entretien, l'eût privé du plaisir d'annoncer à son ami la merveilleuse nouvelle de son amour naissant. Il sentait aussi, certes confusément, que l'occasion de se confier à Philippe, de partager avec lui son secret, ne se présenterait peut-être plus jamais...

– Est-ce là tout ce que tu trouves à dire ? fit le séminariste sur un ton de reproche.

– Que pourrais-je dire d'autre ? Je suis un réaliste, moi. Je ne suis pas un rêveur.

– Eh bien, moi, je propose que nous allions voir sur-

le-champ ton parrain, M. de Kercadiou, et que nous en appelions à son sentiment de la justice.

– Contre le marquis de La Tour d’Azyr? demanda André en levant les sourcils.

– Pourquoi pas?

– Mon cher Philippe, tu es par trop candide! Ne sais-tu pas que les loups ne se mangent pas entre eux?

– Tu es injuste envers ton parrain. M. de Kercadiou est non seulement équitable, mais humain.

– Sans aucun doute. Malheureusement, il ne s’agit pas d’humanité, mais de braconnage.

Philippe de Valmorin, avec une expression désespérée, leva les bras au ciel.

– Tu parles en juriste! s’écria-t-il.

– Naturellement, répondit André. Mais ne te mets pas en colère. Dis-moi plutôt ce que tu te proposes de faire.

– Aller voir, avec toi, M. de Kercadiou et le prier d’user de son influence pour que le coupable soit châtié et que des réparations substantielles soient accordées à la veuve et aux orphelins.

– Mon cher Philippe, tu sais bien que je suis prêt à tout pour te faire plaisir. Nous irons donc voir tout à l’heure mon parrain. Mais, je te préviens, cette démarche est probablement inutile.

Les deux jeunes gens, en attendant le moment de se rendre chez M. de Kercadiou, bavardèrent de choses et d’autres. Philippe, après avoir donné à son ami les dernières nouvelles de l’agitation qui régnait à Rennes, glissa comme à l’accoutumée, du particulier au général, des potins les plus insignifiants à une critique violente de la société.

– Ne vois-tu pas ce qui se prépare? s’écria-t-il. En désobéissant au roi, les nobles ébranlent eux-mêmes ce trône qui, s’il s’écroule, ne manquera pas de les écraser. Sont-ils donc aveugles?

– Ils le sont, répondit André sans se départir de son sang-froid. Mais, que veux-tu ? Dans tous les pays, quels qu'ils soient, les classes dirigeantes ne comprennent que ce qui représente leur profit personnel, leur profit immédiat.

– Très juste, fit le séminariste. C'est d'ailleurs là ce que nous avons l'intention de modifier.

– Si je comprends bien, vous voulez supprimer les classes dirigeantes ? Ce serait une expérience intéressante. Mais, vois-tu, Philippe, le Créateur Lui-même avait fait les hommes égaux. Cependant ceux-ci se sont empressés de créer entre eux une hiérarchie inflexible et...

– Non, non ! coupa Philippe. Nous n'avons pas l'intention de supprimer qui que ce soit. Ce que nous voulons, c'est que le gouvernement du pays passe en d'autres mains.

– Et tu crois qu'il en résultera des changements appréciables ?

– J'en suis convaincu.

– J'admire ta confiance, Philippe. Après tout, bien que tu ne sois pas encore prêtre, le Tout-Puissant t'a peut-être fait part de Son intention de modifier de fond en comble la nature humaine.

Le visage ascétique du jeune séminariste s'assombrit.

– Je n'aime pas t'entendre blasphémer, André, dit-il. Ne cesseras-tu donc jamais de plaisanter, de prendre tout à la légère ?

André eut envie de répliquer : « Si tu savais ce qui se passe en ce moment dans mon cœur ! J'aime, Philippe, et je suis aimé ! N'est-il pas normal que je sois indifférent à tout le reste ?... » Mais, jugeant le moment mal choisi pour un aveu semblable, il se contenta de répondre :

– Je puis t'assurer que je ne plaisante pas, que je n'ai jamais été aussi sérieux de ma vie. Ce que tu rêves de faire exigerait, pour le moins, une intervention du Ciel. Car c'est l'homme lui-même qu'il faudrait modifier, et non l'organisation poli-

tique de la France. Or l'homme ne changera jamais. Il sera toujours avide, dur, âpre, impitoyable. Naturellement, je parle de l'homme en général...

– Prétends-tu qu'il est impossible d'améliorer le sort du peuple?

– S'il s'agit du sort de la populace, je prétends en effet qu'il est impossible de l'améliorer. Je vais même plus loin. Pourquoi ne pas détruire la populace elle-même, puisque tout bonheur lui est interdit?

– Ce n'est plus de la plaisanterie, mais de la férocité! s'écria Philippe avec autant de tristesse que d'indignation.

– Comme tu me comprends mal! répondit André. Je m'efforce seulement de raisonner sans parti pris. Voyons, quelle forme d'État préconises-tu? La République? Mais, cher Philippe, la France, aujourd'hui, est déjà une république!

Un instant le séminariste le regarda avec stupeur, puis :

– Quand cesseras-tu de ne procéder que par paradoxes? Que fais-tu donc du roi?

– Le roi? Le monde entier sait que, depuis Louis XIV, la France n'a pas de roi. Il y a, dit-on, à Versailles, un gentilhomme obèse qui porte la couronne, mais ce que tu viens de me raconter toi-même de l'indiscipline des classes dirigeantes démontre clairement que le personnage en question n'a qu'une existence fictive, si j'ose ainsi m'exprimer. Ce sont les nobles et le haut clergé qui gouvernent. Mais sais-tu quelle est la classe qui aspire à gouverner? Je vais te le dire : c'est la bourgeoisie.

– La bourgeoisie?

– Tu es surpris, n'est-ce pas? La vérité est toujours déconcertante. Mais réfléchis un peu. Songe à la proclamation de Nantes. Quels en sont les auteurs?

– Tout ce que je puis te dire, c'est que cette proclamation a été envoyée au roi par la municipalité de Nantes sur l'insistance de dix mille personnes environ : charpentiers, voiliers, paysans, ouvriers, artisans de toutes sortes.

– Sans doute, fit André. Mais ces ouvriers et ces artisans n’ont pris cette initiative qu’à l’instigation des commerçants et des armateurs qui les emploient. Derrière ces humbles, plus ignorants les uns que les autres et assez aveugles pour croire qu’ils luttent en vue de devenir des hommes libres, je vois les ombres de leurs patrons. Je vois même celles des marchands d’esclaves, ces négriers, si nombreux à Nantes, qui s’enrichissent en arrachant les Noirs à leur terre natale et en les vendant aux planteurs américains. Dans son combat pour la puissance, la bourgeoisie se sert du peuple comme d’un bélier. Elle l’excite, elle le pousse à la révolte. Déjà, en Dauphiné, le sang a coulé – le sang du peuple, toujours le sang du peuple. Et demain, chez nous, en Bretagne, ce sera la même chose. Si, en fin de compte, les idées nouvelles triomphent, qu’aurons-nous gagné? Nous aurons changé notre aristocratie contre une ploutocratie. Cela en vaut-il la peine? Crois-tu que les commerçants, les banquiers et les négriers rendront le peuple plus heureux que les nobles et les prêtres? C’est par leur rapacité que les nobles se sont rendus impopulaires. C’est par leur rapacité que les trafiquants se rendront promptement exécrables. Oh! je suis prêt à reconnaître que le gouvernement actuel est injuste et tyrannique. Mais celui qui aspire à lui succéder ne dépasserait-il pas, dans son inexpérience, les limites de la tyrannie et de l’injustice?

Quelques secondes, Philippe parut réfléchir. Puis, sans répondre, il repartit de plus belle à l’attaque.

– Tout cela est fort bien, dit-il. Mais que fais-tu des abus intolérables du pouvoir qui nous régit en ce moment?

– Tout pouvoir commet des abus.

– Il n’en commettra plus lorsque son maintien dépendra des satisfactions qu’il donnera au peuple.

– Quelle chimère! s’écria André. Quand le pouvoir est fort, le peuple n’a même plus le droit d’élever la voix.

– Le peuple a tous les droits, répliqua Philippe. Car c’est

lui qui, par sa masse, détient la puissance véritable. En tout cas, nous autres Bretons, nous aurons été à la pointe du combat ! s'écria-t-il avec une ardeur juvénile.

– Peuh ! fit André, méprisant. Jusqu'ici, nous n'avons pas fait grand-chose. Nous nous sommes contentés de bavarder, de discuter, de gaspiller de la salive. Cependant, le moment viendra où les nobles comprendront qu'ils se trouvent placés dans l'alternative de s'incliner ou de se défendre. Or je suis certain qu'ils se défendront. Car telle est la nature humaine : elle ne sait rien s'épargner de ce qui est futile et même ridicule.

– Peut-être trouveras-tu aussi que le meurtre de Mabey est une chose futile et ridicule ? fit le séminariste d'un ton sarcastique. J'ai l'impression qu'il ne faudrait pas beaucoup te pousser pour que tu prennes la défense du marquis de La Tour d'Azyr et que tu me dises : « Son garde-chasse s'est montré pitoyable en abattant Mabey, car celui-ci aurait été certainement condamné aux galères. »

– J'avoue, mon cher Philippe, répondit André après un instant de réflexion, que je ne suis pas aussi charitable que toi. Bien sûr, le sort lamentable de Mabey ne me laisse pas insensible. Mais, vois-tu, j'ai dominé mon émotion et maintenant je ne puis oublier que cet homme, lorsqu'il a trouvé la mort, était en train de commettre un vol.

Philippe de Valmorin devint pourpre d'indignation.

– On voit bien, dit-il entre ses dents, que tu travailles pour un notaire qui est l'homme d'affaires d'un noble et, en même temps, son représentant aux états de Bretagne.

– Philippe ! s'écria André. Est-ce possible ? Serais-tu en colère contre moi ?

– Je suis blessé, voilà tout, répondit le séminariste, profondément blessé par ton attitude. Et je ne suis pas seul à te reprocher tes sympathies vraies ou simulées pour la réaction. Sais-tu que l'Académie littéraire envisage une fois de plus de prononcer ton exclusion ?

André haussa les épaules.

– Voilà qui ne me fait ni chaud ni froid, répondit-il.

– Il m'arrive quelquefois de penser que tu n'as pas de cœur, reprit Philippe sur un ton passionné. Tu ne songes qu'à la loi, jamais à la justice. J'ai sans doute eu tort de te demander de m'accompagner, car j'ai bien l'impression que tu ne me seras d'aucune aide lorsque nous nous trouverons devant M. de Kercadiou, ajouta-t-il en prenant son chapeau et en se dirigeant vers la porte.

D'un bond, André se dressa.

– Je jure, dit-il en saisissant son ami par le bras, de ne plus jamais discuter politique avec toi! Je t'aime trop, Philippe, pour envisager seulement de te perdre à la suite d'une querelle qui aurait pour origine les affaires des autres.

– Les affaires des autres sont les miennes! répliqua Philippe avec véhémence.

– Oui, je sais, et c'est l'une des raisons pour lesquelles tu m'inspires une si sincère amitié. Bientôt, tu seras prêtre. Il est donc normal que tu t'intéresses déjà au sort de nos semblables. Mais moi, je ne suis qu'un juriste, un homme de loi. Sur ce point, la différence entre nous est considérable. Néanmoins, je ne te lâche pas, je t'accompagne.

– À franchement parler, reprit le séminariste, je préférerais que tu n'assistes pas à mon entretien avec ton parrain. Il me semble que, seul devant lui, je m'exprimerais plus librement.

Il n'était plus en colère et parlait sur un ton aussi calme que résolu.

– À ton aise, répondit André. Mais rien ne m'empêchera de te conduire au château. Je t'attendrai pendant que tu présenteras ta requête à M. de Kercadiou.

Et, côte à côte, les deux jeunes gens sortirent de la maison de M^e Rabouillet et s'engagèrent dans la grand-rue de Gavrillac.

L'ARISTOCRATIE

À une demi-lieue de la route de Rennes, le village de Gavrillac, dont les premières maisons semblaient baigner dans les eaux de la Meu, somnolait sur la pente de la colline au sommet de laquelle se dressait un château trapu. Les villageois, bien que pauvres, comme l'étaient à cette époque tous les paysans de France, se déclaraient cependant presque heureux lorsqu'ils comparaient leur sort à celui des fermiers du puissant marquis de La Tour d'Azyr dont le vaste domaine n'était séparé de celui de M. de Kercadiou que par le cours de la rivière.

Le château de Gavrillac devait son aspect seigneurial beaucoup moins à son style qu'à sa situation au sommet de la colline. Construit naturellement en granit, mais patiné par les siècles, il se composait d'un corps de bâtiments à façade nue, dont les deux étages étaient percés chacun de quatre fenêtres à contrevents de bois. Des tours coiffées de toits en poivrière flanquaient les extrémités de la bâtisse principale.

Précédée d'un jardin, pour l'instant dépouillé par l'automne mais fort agréable à la belle saison, et d'une terrasse entourée d'une balustrade de pierre, cette demeure semblait bien faite pour abriter des gens plus préoccupés de surveiller leurs terres que de courir les aventures.

Le propriétaire de ce château, Quintin de Kercadiou, seigneur de Gavrillac – c'était là son seul titre de noblesse –,

paraissait au premier abord aussi rude que les murs de granit dans lesquels il vivait. Âgé de soixante-cinq ans et de santé fragile malgré les apparences, il n'avait jamais fréquenté la cour ni servi dans les armées du roi. Ses seuls soucis étaient la chasse, les coupes pratiquées périodiquement dans ses bois et l'organisation de ses cultures. Très simple dans sa mise, on aurait pu aisément le confondre avec l'un de ses fermiers. Il recevait peu mais donnait l'hospitalité à sa nièce Aline. Celle-ci, orpheline depuis l'enfance, n'en avait pas moins passé deux années à Versailles, sous l'égide d'un autre de ses oncles, Étienne de Kercadiou. Elle en était revenue, l'année précédente, avec le désir d'amener petit à petit son bienfaiteur à sortir d'une existence qu'elle jugeait trop retirée, trop solitaire. Mais, jusqu'ici, tous ses efforts s'étaient brisés contre l'obstination du seigneur de Gavrilac. Cependant, têtue comme une vraie Bretonne, elle ne désespérait pas d'avoir le dernier mot dans ce conflit.

Ce matin-là, elle se promenait sur la terrasse du château. Pour mieux résister au vent frais qui montait de la lande, elle avait jeté sur ses épaules une pelisse blanche et s'était coiffée d'un étroit bonnet bordé de fourrure, blanche également, que retenait un ruban bleu pâle noué sous son menton. De son bonnet s'échappait une boucle de cheveux aussi blonds que le chaume du blé mûr. L'air vif avait fait éclore des roses sur ses pommettes et semblait aviver encore l'outremer scintillant de ses prunelles. Mais pourquoi arpentait-elle la terrasse d'un pas rapide, presque nerveux? Pourquoi ses sourcils étaient-ils froncés, ses mains jointes sur sa poitrine? N'aurait-elle pas dû ne songer qu'à son bonheur, à cet amour dont l'aveu s'était envolé de ses lèvres, la veille seulement, sur cette même terrasse?

Soudain, voyant André et Philippe s'avancer dans le jardin, elle ne put maîtriser un mouvement de surprise. Elle n'avait pas pensé un seul instant qu'André serait accompagné

de son ami le plus cher. À grand-peine, elle se domina. Le nuage qui couvrait son visage auparavant se dissipa soudain, et c'est avec une expression souriante, presque lumineuse, qu'elle accueillit les deux jeunes gens.

– Si vous venez pour voir mon oncle, dit-elle, vous avez bien mal choisi votre moment. M. de Kercadiou est très, très occupé.

– Nous attendrons tout le temps qu'il faudra, mademoiselle, répondit Philippe. Je suis, pour mon compte, trop heureux que le hasard vous ait placée sur mon chemin.

– Monsieur l'abbé, s'écria-t-elle, lorsque vous serez ordonné, je vous prendrai pour confesseur. Vous êtes si aimable et vous paraissez si compréhensif!

– Il est tout cela, en effet, dit André. Il ne lui manque qu'un peu plus de curiosité...

– Que veux-tu dire, André? demanda la jeune fille.

L'enfant trouvé et la nièce du seigneur de Gavrillac, ayant passé leur enfance ensemble, n'avaient jamais cessé de se tutoyer.

– Ne cherchez pas ce qu'il veut dire, fit en riant le séminariste. Le sait-il lui-même?

À cet instant, son regard tomba sur une voiture arrêtée le long d'un des côtés de la terrasse. Il s'agissait d'un véhicule comme on en voyait rarement à la campagne, un magnifique cabriolet à deux places dont la portière s'ornait d'une scène pastorale peinte avec un art exquis. Le cocher était assis sur son siège. Le valet de pied se promenait de long en large. Lorsqu'il se rapprocha de la terrasse, Philippe de Valmorin s'aperçut qu'il portait l'éclatante livrée bleue et or du marquis de La Tour d'Azyr.

– Quoi? s'exclama-t-il. Le visiteur de votre oncle serait-il M. de La Tour d'Azyr?

– Vous l'avez deviné, répondit Aline.

– Dans ces conditions... commença Philippe.

Il paraissait réfléchir. Puis, s'inclinant devant la jeune fille :

– Excusez-moi, mademoiselle.

Et il se dirigea vers le château.

– Tu ne veux vraiment pas que je t'accompagne ? lui demanda André.

– À quoi bon ? répondit Philippe. Contente-toi de m'attendre.

Aline le regarda franchir le seuil de la porte. Et, se tournant de nouveau vers André avec une sorte d'inquiétude :

– Pourquoi cette précipitation ? Que désire-t-il ?

– Voir ton oncle et aussi M. de La Tour d'Azyr.

– Mais c'est impossible ! s'écria-t-elle. N'ai-je pas dit devant lui tout à l'heure que mon oncle était très occupé ? ne pouvait-il pas attendre quelques instants ?

André la contemplait avec un sourire, sans prendre garde à ce qu'elle disait. « Comme elle est belle ! songeait-il. Comme elle est charmante ! Elle est à moi. Nous sommes l'un à l'autre dorénavant. Rien ne pourra nous séparer. Rien ne pourra empêcher le triomphe de notre amour. » Il avait envie de la prendre dans ses bras comme la veille, dans l'ombre du jardin. Mais soudain il se rendit compte qu'un voile assombrissait le visage de la jeune fille, que ses prunelles si bleues avaient une expression de tristesse indéfinissable.

– Qu'y a-t-il, Aline ? demanda-t-il. Que se passe-t-il ? Pourquoi me regardes-tu de cette façon ?

Elle lui prit le bras et l'entraîna à l'extrémité de la terrasse. Puis elle s'adossa à la balustrade et dit :

– Hier soir, après ton départ, mon oncle m'a annoncé, selon son expression, une grande nouvelle : M. de La Tour d'Azyr me demande en mariage.

André eut l'impression que la foudre venait de tomber à ses pieds.

– Non, ce n'est pas possible... commença-t-il d'une voix étranglée par l'émotion.

– Hélas, si ! Mon premier mouvement a été de protester, comme l'auraient fait beaucoup de jeunes filles en pareil cas : « Je refuse que l'on me fasse violence ! D'ailleurs j'aime quelqu'un et ce quelqu'un n'est autre que... » mais je me suis dominée à temps. Tu connais mon oncle, André. Il est bon, mais têtu. De plus, il ne lui viendrait pas à l'idée que sa nièce pût songer seulement à refuser l'homme qu'il a choisi pour elle. Bien qu'il soit resté célibataire, il a toujours vu autour de lui les femmes se marier pour de simples raisons de convenance ou de fortune. En me dressant contre lui, je n'aurais fait que le durcir dans sa volonté. D'ailleurs, il m'a annoncé la nouvelle comme une chose parfaitement naturelle. Il m'a dit : « J'ai vu plusieurs fois La Tour d'Azyr chez lui à ce sujet. Dès demain matin, il viendra même ici pour commencer à te faire la cour... »

– C'est monstrueux ! s'écria André, les joues empourprées par la colère. Je vais aller trouver immédiatement ton oncle et lui dire que nous nous aimons, qu'il n'a pas le droit...

– André, calme-toi, fit la jeune fille en lui prenant la main. De ta part, une semblable démarche ne pourrait avoir, en ce moment surtout, que des conséquences catastrophiques. Toute la nuit j'ai cherché un moyen de résoudre ce problème. Bien entendu, je n'ai rien trouvé, du moins pour l'instant, sinon de me conduire en nièce apparemment docile et de laisser faire le temps. J'ai compris les intentions de M. de La Tour d'Azyr. Il me connaît à peine. Son seul désir est, en m'épousant, de joindre aux siennes les terres de mon oncle dont je suis l'héritière...

– Aline ! fit André d'une voix sourde. Tu ne m'as pas dit jusqu'ici ce que tu penses de cette demande, de cette union que l'on projette pour toi sans même t'avoir consultée.

– Je pense – tu vas peut-être sursauter, André – qu'elle n'a rien que de très normal. Mon oncle, en me donnant pour femme à M. de La Tour d'Azyr, croit faire mon bonheur et

assurer mon avenir. Il a dû se dire : « La Tour d’Azyr est riche, beau, séduisant... »

Elle avait prononcé ces derniers mots avec un éclair de malice dans le regard, qui contrastait étrangement avec la tristesse de ses traits. Très femme malgré son extrême jeunesse – elle n’avait que dix-huit ans –, elle éprouvait soudain un plaisir aigu à exciter la jalousie et l’inquiétude de l’homme qui se tenait devant elle, le seul qu’elle aimait vraiment.

André, aveuglé par la colère, tomba dans le piège.

– Beau ! répliqua-t-il avec une moue de mépris. Est-ce suffisant pour te faire oublier que tu es en ce moment l’objet d’une sorte de marché, qu’on se prépare à te vendre ?

– André... commença-t-elle.

Mais il lui coupa la parole.

– Ah ! Aline, moi qui avais rêvé de t’envelopper jusqu’à la fin de mes jours d’un bonheur profond, d’un bonheur vrai et surnaturel à la fois. Tu es intelligente, belle, tu es faite pour être heureuse. Et te voici prête, semble-t-il, à t’incliner dès la première escarmouche, à échanger ton âme et ton corps contre un titre de marquise !

– Cette fois, André, tu dépasses les bornes ! s’écria-t-elle. Comment peux-tu croire, après ce qui s’est passé entre nous hier soir... En réalité, si je suis habile, j’espère bien arriver à persuader mon oncle que je ne suis pas comme toutes les autres jeunes filles : un pantin que l’on jette dans les bras du premier venu. Tu sais l’affection qui nous unit, lui et moi. Et tu n’ignores pas que je ne suis pas absolument dépourvue de caractère, n’est-ce pas ?

En silence, les yeux étincelants, les pommettes toujours empourprées par la colère, il la contemplait, détaillait ce visage aux traits si fins, à l’ovale si pur.

– Aline, dit-il, tu es à moi. Je saurai te défendre, te garder...

– Si tu veux me prouver ton amour, répondit-elle, ne fais rien, n’entreprends rien qui puisse compliquer une situation

déjà délicate. La moindre imprudence de ta part précipiterait un dénouement que je redoute autant que toi. Je te croyais l'esprit positif. Mais je vois que tu perds la tête au premier obstacle. Si j'avais dit hier soir à mon oncle : « J'aime André. J'aime mieux ne pas me marier que d'épouser un autre que lui », il se serait mis dans l'une de ces colères aveugles que tu connais. Il t'aurait interdit sa porte. Quant à moi, en attendant le jour de mon mariage, il m'aurait peut-être enfermée dans un couvent, loin d'ici, loin de toi... N'ai-je pas été plus adroite en dissimulant mes sentiments ? Et cela ne m'a pas été facile, car j'étais encore tout émue du serment que nous venions d'échanger. Fais-moi confiance, André, et ne refuse pas de regarder la réalité en face. Épargne-nous à tous les deux les conséquences d'un éclat, d'un geste inconsidéré de ta part. Je ne me suis pas opposée à ce que M. de La Tour d'Azyr commence aujourd'hui à me faire la cour. Du moins ne pourra-t-on pas me reprocher d'avoir montré de la mauvaise volonté. Sois tranquille, ajouta-t-elle en lui reprenant la main, nous contournerons cet écueil, nous triompherons !

Mais il se dégagea d'un mouvement brusque.

– Je voudrais bien te croire, Aline, dit-il avec amertume.

– Tu n'as donc pas confiance en moi ?

– Oh, si ! Cependant, malgré l'amour qui nous unit, je nous vois plus faibles que je l'imaginai. Nous avons contre nous... toute la société. Parce que je suis un roturier, dois-je me taire et m'interdire d'aspirer au seul bonheur qui me semble digne d'être vécu ?

Puis, après une hésitation, en posant sur la jeune fille le regard insistant de ses prunelles sombres :

– Que me restera-t-il si je ne t'ai plus ?

– Quoi qu'il arrive, murmura-t-elle, tu ne me perdras jamais.

À ce moment un bruit venant de la porte les fit se retourner.

Le marquis de La Tour d'Azyr, comte de Solz, chevalier du

Saint-Esprit et de Saint-Louis, officier dans les armées du roi, venait d'apparaître sur le seuil du château. Âgé de vingt-deux ans, il était grand, bien fait, très droit et d'attitude martiale. Sur ses épaules vigoureuses se dressait une tête aux traits réguliers, à l'expression pleine de dédain. Par l'entrebâillement de son habit de velours prune, orné de galons d'or, on distinguait un gilet abricot. Sa culotte et ses bas étaient de soie noire. Des boucles de diamant scintillaient sur ses souliers à talons rouges. Un large ruban retenait ses cheveux sur sa nuque. Il serrait sous son bras droit un petit tricorne et posait négligemment sa main gauche sur la poignée dorée de son épée.

En le voyant si élégant et si racé, André ne put se défendre d'un mouvement d'envie. L'homme qui se tenait devant lui avait, bien que très jeune encore, la réputation d'avoir déjà connu de nombreuses bonnes fortunes. Il faisait, assurait-on, le désespoir des mères dont les filles étaient en âge de se marier et désolait les maris qui avaient eu le tort d'épouser de trop jolies femmes.

M. de Kercadiou, qui le suivait, formait avec lui un contraste saisissant. Petit et assez corpulent, cet homme de soixante-cinq ans avait une tête énorme, au visage rude et pensif. Ses joues roses portaient des traces de la variole dont il avait failli mourir dans son enfance. Ce misogyne – il n'avait jamais voulu se marier et témoignait même aux femmes une indifférence presque injurieuse – était vêtu, avec une négligence voisine du débraillé, d'un habit marron aux manchettes et au jabot douteux. Quant à ses souliers, ils étaient plutôt ceux d'un chasseur que d'un gentilhomme recevant une visite.

Derrière sa silhouette massive se dressait celle de Philippe de Valmorin. Le séminariste, pâle et fronçant les sourcils, paraissait néanmoins très maître de soi.

C'est alors qu'André et Aline éprouvèrent une immense surprise. Le valet de pied qui faisait les cent pas dans le jardin se précipita vers le cabriolet et ouvrit la portière. Un élégant

gentilhomme, le chevalier de Chabrilane, cousin et *alter ego* du marquis, sauta légèrement sur le sol et commença de gravir les marches du perron. À n'en pas douter, il avait assisté à toute la scène qui s'était déroulée sur la terrasse entre les deux jeunes gens...

Apercevant Aline, M. de La Tour d'Azyr se dirigea vers elle d'un pas rapide. En passant devant André, il lui adressa un signe de tête aimable mais condescendant. André répondit avec froideur et, par discrétion, bien que la colère bouillonnât en lui, il s'éloigna et rejoignit Philippe.

Le marquis prit la main qu'Aline lui tendait, la porta à ses lèvres et dit :

– Mademoiselle, votre oncle a bien voulu m'autoriser à vous présenter mes hommages. Voulez-vous me faire l'honneur de me recevoir demain ? J'aurai quelque chose de très important à vous dire...

– Quelque chose de très important ? Vous m'effrayez, monsieur !

Mais il n'y avait pas trace de frayeur sur le petit visage calme d'Aline, encadré par son bonnet bordé de fourrure. Ce n'était pas en vain que la jeune fille avait passé deux ans à Versailles. Malgré elle, elle y avait appris à dissimuler ses sentiments sous un masque exquis d'amabilité et de douceur.

– Vous effrayer ! s'écria le marquis. Je n'en ai nullement l'intention.

– Mais cette chose dont vous voulez me parler, monsieur, pour qui est-elle importante ? Pour vous ? Pour moi ?

– Pour nous deux... du moins je l'espère, répondit-il avec un éclair dans ses ardentes prunelles.

– Vous aiguisez ma curiosité, reprit Aline. Eh bien, c'est entendu. Je serai très honorée de vous recevoir demain.

– À demain donc, à la même heure. N'oubliez pas, mademoiselle, que de nous deux c'est moi et moi seul qui suis honoré.

De nouveau il s'inclina sur la main qu'on lui tendait, tandis qu'Aline lui faisait une révérence. Puis il tourna les talons et s'éloigna avec l'expression satisfaite d'un homme qui se dit : «Au moins, la glace est brisée...»

Un instant plus tard, il montait dans son cabriolet. Avant de descendre les marches de la terrasse, il avait salué M. de Kercadiou et adressé quelques mots à Philippe. Celui-ci, pour toute réponse, avait fait «oui» de la tête.

Dès que la voiture, derrière laquelle se tenait, raide et impassible comme un mannequin de cire, le valet à livrée bleue et or, eut franchi la porte monumentale du jardin, Philippe prit le bras d'André en disant :

– Allons-nous-en.

– Jamais de la vie ! s'écria M. de Kercadiou. Je veux que vous déjeuniez tous les deux avec nous. D'ailleurs, il faut que nous portions certain toast... ajouta-t-il non sans lourdeur et en clignant de l'œil vers Aline qui se rapprochait à pas lents.

– Je regrette, monsieur, répondit Philippe sur un ton net et définitif. J'ai un rendez-vous. Il m'est donc impossible d'accepter votre invitation.

– Et toi, André ? demanda M. de Kercadiou.

– Moi ? fit le jeune homme en sursautant, comme si on l'avait tiré un peu trop brutalement d'un songe.

Puis, retrouvant son esprit caustique :

– Je regrette, moi aussi, parrain, de ne pouvoir accepter votre invitation. Philippe a oublié de vous dire que nous avons tous les deux rendez-vous avec la même personne. Et puis les toasts m'inspirent une certaine crainte superstitieuse.

La vérité, c'est qu'il avait envie de fuir au plus vite. Il en voulait à Aline du souriant accueil qu'elle avait réservé à M. de La Tour d'Azyr. Il en voulait au monde entier !

L'ÉLOQUENCE EST UN BIENFAIT DES DIEUX

Les deux jeunes gens descendirent la colline et se dirigèrent vers le village. Philippe, sombre et préoccupé, demeurait silencieux.

Mais André, comme pour engourdir son chagrin, se lança dans une diatribe féroce contre le genre humain et contre les femmes en particulier. Les accents de sa voix se répercutaient sur la lande, cependant que son compagnon, toujours plongé dans ses pensées, ne lui prêtait qu'une oreille distraite. Au reste, Philippe n'était pas un abbé de cour. Que lui importait l'inconstance des femmes !

À l'entrée du village, devant les Armes-de-Bretagne, qui était à la fois l'auberge et le relais de poste de Gavrillac, le séminariste, prenant André par le bras, interrompit du même coup ses invectives et lui montra le cabriolet de M. de La Tour d'Azyr arrêté devant la porte de l'auberge.

— André, dit-il, tu me déçois ! Tu parles sans arrêt et en somme pour ne rien dire. As-tu donc déjà oublié que nous nous sommes rendus chez ton parrain dans un dessein bien précis ?

André, qui semblait tomber des nues, eut envie de répliquer : « Je me moque de tes soucis ! Ne vois-tu pas que je souffre, que je suis déchiré à la pensée que l'on se prépare à m'arracher la jeune fille que j'aime ? »

Mais, à la dernière seconde, il se maîtrisa et se contenta de poser sur son ami un regard profond.

Imperturbable, Philippe reprit :

– J’ai rendez-vous dans cette auberge avec M. de La Tour d’Azyr. Chez ton parrain, je n’ai pas pu lui dire grand-chose. D’ailleurs, le moment était mal choisi. Mais maintenant, j’espère...

– Qu’espères-tu ?

– Qu’il réparera dans la mesure du possible le mal qu’il a fait, qu’il prendra l’engagement de veiller sur la veuve et sur les orphelins de Mabey. S’il a déjà eu cette intention, pourquoi m’aurait-il donné rendez-vous aux Armes-de-Bretagne ?

– Étrange... murmura André. M. de La Tour d’Azyr n’a pas coutume, si je me suis bien renseigné, de témoigner à ses semblables une complaisance aussi marquée...

– Je ne te comprends pas. N’est-il pas naturel qu’il désire s’entretenir avec moi ici, c’est-à-dire en terrain neutre en quelque sorte, plutôt que chez ton parrain ?

– Non... ce n’est pas tout à fait naturel. Mais entrons. Nous verrons bien. À moins que tu ne juges ma présence superflue.

– Au contraire, répondit Philippe.

Puis, après un silence, il ajouta en souriant :

– Après tout, dans toute affaire sérieuse un témoin n’est jamais inutile...

Ils franchirent le seuil de l’auberge. L’aubergiste les conduisit jusqu’à la pièce que M. de La Tour d’Azyr avait fait mettre à sa disposition pour cette circonstance. Près de la cheminée où crépitait un feu de bûches, le marquis et son cousin, le chevalier de Chabrillane, étaient assis face à face.

Lorsqu’ils virent apparaître Philippe de Valmorin, ils se levèrent d’un seul mouvement. André ferma la porte et resta quelques pas en arrière.

– Je vous remercie d’avoir répondu aussi promptement à mon invitation, monsieur de Valmorin, dit le marquis avec une politesse glacée. Prenez ce fauteuil, je vous prie.

Puis, apercevant André :

– Tiens, M. Moreau vous accompagne, à ce que je vois !

– Oui, monsieur, fit le séminariste, si vous n’y voyez pas d’inconvénient...

– Aucun, bien sûr !

Et, sans tourner la tête, comme s’il s’adressait à un domestique :

– Prenez donc vous aussi un fauteuil, Moreau...

– C’est très aimable à vous, monsieur, commença Philippe, de m’avoir donné la possibilité de poursuivre dans cette auberge l’entretien commencé chez M. de Kercadiou.

Le marquis croisa ses longues jambes, tendit aux flammes une de ses belles mains et répondit, sans prendre la peine de regarder son interlocuteur :

– Ne vous donnez pas le mal de me remercier.

À cette réflexion, M. de Chabrilane éclata de rire. André le regarda avec surprise. Qu’avait donc dit le marquis de si amusant ? Mais déjà Philippe reprenait :

– Je vous suis cependant très reconnaissant, monsieur, de me permettre de plaider cette cause...

– Quelle cause ? demanda La Tour d’Azyr en se tournant enfin vers Philippe.

– Mais, répondit celui-ci, la cause de la veuve et des orphelins de l’infortuné Mabey !

Un instant, le marquis regarda fixement le séminariste. Puis il lança un coup d’œil au chevalier, lequel de nouveau éclata de rire, mais cette fois en se donnant une grande claque sur la cuisse.

– J’ai l’impression, reprit le marquis en martelant les syllabes, que nous ne parlons pas de la même chose. Si je vous ai prié de me rejoindre ici, c’est que je ne voulais pas poursuivre notre discussion devant M. de Kercadiou et que je désirais vous épargner de venir jusque chez moi. Mais je tiens à souligner que mon seul dessein est de vous demander quelques éclaircissements à propos de certaines expressions que vous

avez employées au cours de notre premier entretien. J'attends donc ces éclaircissements... si vous voulez bien me faire l'honneur de me les présenter.

André qui, depuis quelques instants, observait avec attention le visage impassible de La Tour d'Azyr, commençait à éprouver une inquiétude vague. Plus sensible, plus intuitif que Philippe, il se demandait : « Que signifie cette comédie ? »

– Je ne comprends pas, monsieur, dit le séminariste. De quelles expressions voulez-vous parler ?

– Puisqu'il en est ainsi, je vais vous rafraîchir la mémoire, répondit le marquis.

Il se déplaça légèrement dans son fauteuil pour faire face à Philippe de Valmorin et ajouta :

– Vous avez dit, monsieur – avec une éloquence devant laquelle je m'incline... sans la goûter tout à fait –, que l'exécution du nommé Mabey, au moment où il volait mes faisans, constituait une infamie. Et, qui plus est, vous n'avez pas retiré ce propos lorsque je vous ai appris que mon garde-chasse avait agi sur mon ordre !

– En effet, j'ai bien employé le mot infamie, répondit Philippe. Et, s'il s'agit vraiment d'une infamie, elle est d'autant plus répréhensible que son responsable occupe un rang élevé dans la société.

– Tiens, tiens ! fit le marquis en tirant de sa poche une tabatière d'or. Vous avez dit : « *S'il s'agit vraiment d'une infamie.* » Dois-je entendre que vous êtes déjà moins affirmatif qu'au cours de notre entretien chez M. de Kercadiou ?

Philippe parut perplexe. Il y avait là une nuance qui semblait lui échapper...

– Si je comprends bien, monsieur, répondit-il non sans naïveté, vous acceptez d'assumer la responsabilité de l'acte... plus que regrettable qui fait l'objet de notre conversation. Mais comment le justifiez-vous ?

– Voilà qui est mieux, infiniment mieux ! dit le marquis

en poussant délicatement dans sa narine droite puis dans sa narine gauche une pincée de tabac, et en chassant d'une chiquenaude quelques grains tombés sur son jabot de dentelle. Écoutez bien ceci, monsieur de Valmorin. L'affaire qui vous préoccupe n'est pas de celles dans lesquelles vous êtes versé. Vous n'êtes pas propriétaire, que je sache ! Il est donc normal que vous ayez porté sur cette banale histoire de braconnage un jugement hâtif. Lorsque je vous aurai dit que, depuis plusieurs mois, mes propriétés sont ravagées par les braconniers, vous admettrez que j'étais en droit de prendre des dispositions assez énergiques pour mettre fin à ce massacre. Maintenant, je suis tranquille : personne n'osera plus s'attaquer à mon gibier. Cependant, dans tout cela, il y a quelque chose de plus grave : le mépris que certains ont semblé manifester pour des droits qui sont les miens et que je considère non seulement comme absolus, mais comme inviolables. Vous n'avez certainement pas manqué de remarquer qu'il flotte dans l'air, en ce moment, un esprit de révolte et d'insubordination contre lequel je ne vois qu'une seule riposte. Le tolérer, se montrer indulgent à son égard serait se condamner à employer contre lui, dans un proche avenir, des moyens encore plus radicaux. Vous apprécierez, j'en suis persuadé, le mal que j'ai pris à vous donner des explications que je ne vous devais pas. Si quelque chose, dans ce que je viens de vous dire, vous paraît encore obscur, reportez-vous sans tarder aux lois de la chasse que votre ami, M. Moreau, excellent juriste assure-t-on, se fera un plaisir de vous expliquer.

Et le marquis, sans un mot de plus, se tourna vers la cheminée. Voulait-il exprimer par cette attitude que l'entretien était terminé ? Mais André qui, tremblant de colère et de chagrin, l'avait écouté avec cette attention aiguë qui résulte parfois de l'antipathie et de la méfiance, avait quelques raisons de penser le contraire. Le marquis, par cette explication où l'insolence alternait avec le mépris, n'avait-il pas tout

simplement fait sortir Philippe de ses gonds ? De fait, celui-ci se dressa soudain et demanda sur un ton irrité :

– N’y a-t-il donc en ce monde que les lois de la chasse ? N’avez-vous jamais entendu parler, monsieur de La Tour d’Azyr, des lois de l’humanité ?

Le marquis, toujours plongé dans la contemplation des flammes, poussa un soupir ironique et répliqua :

– Que m’importent les lois de l’humanité ?

Quelques secondes, comme frappé de stupeur, Philippe le dévisagea. Puis, il répondit :

– Évidemment, elles vous sont indifférentes. Cela saute aux yeux. Mais il se peut qu’un jour vous regrettiez de les avoir tournées en dérision.

D’un seul mouvement, le marquis se retourna. Une expression impérieuse tendait tous les traits de son beau visage.

– Que voulez-vous dire ? demanda-t-il. Ce n’est pas la première fois aujourd’hui que vous m’adressez des paroles ambiguës qui m’ont tout l’air de menaces...

– Non, monsieur, il ne s’agit pas de menaces, mais d’un avertissement. Un acte comme celui dont nous parlons, un attentat de ce genre contre une créature de Dieu...

– J’espère, monsieur l’abbé, que vous n’allez pas me faire un sermon ? coupa le marquis.

– Riez, monsieur ! Moquez-vous ! Mais serez-vous aussi sûr de vous le jour où Dieu vous demandera compte du sang qui souille vos mains ?

– Monsieur ! cria le chevalier de Chabrilane en se dressant d’un bond.

D’un geste, le marquis le calma.

– Assieds-toi, mon cher, lui dit-il. Et n’interromps plus monsieur l’abbé. Il m’intéresse énormément.

À l’arrière-plan, André, sentant que des fils invisibles se tissaient petit à petit autour de Philippe, s’était levé lui aussi. Il s’approcha de son ami et dit, en lui touchant le bras :

– Partons. Cela vaudra mieux.

Mais Philippe, grisé par le plaisir de donner libre cours à des sentiments qu’il avait trop longtemps contenus, ne voulut rien entendre.

– Monsieur, reprit le séminariste, songez un instant à la manière dont vous vivez, vous et ceux de votre espèce. Songez aux abus que vous commettez. Songez à la moisson que vous ne manquerez pas de récolter.

– Révolutionnaire ! répliqua le marquis avec dédain. Quand je pense que vous avez l’audace de parler devant moi le langage de vos prétendus intellectuels modernes !

– Il ne s’agit pas de cela, monsieur, mais de votre âme ! Il s’agit de cette féodalité dont vous êtes l’un des représentants et qui pressure les pauvres comme on écrase le raisin dans le pressoir, qui prélève des droits exorbitants sur toutes choses : sur l’eau de la rivière, sur l’orge qui sert à faire le pain des malheureux, sur le vent qui fait tourner les moulins ! Le paysan ne peut traverser une route, franchir un cours d’eau, acheter un bout de tissu au marché sans se voir contraint de vous payer des taxes qui l’écrasent. Mais vous avez jugé que cela ne suffisait pas, monsieur le marquis ! Non content de lui prendre tout ce qu’il gagne, vous n’hésitez pas, lorsqu’il s’agit de défendre vos privilèges, à lui prendre aussi sa vie, sans vous soucier de la veuve et des orphelins qu’il laisse derrière lui ! Vous n’êtes satisfait que lorsque votre ombre s’étend comme une malédiction sur les terres qui vous appartiennent. Croyez-vous que le peuple français se courbera éternellement sous votre autorité ?

Il s’arrêta, attendant une réponse. Cependant le marquis, sans ouvrir la bouche, se contentait de le regarder avec un sourire inquiet.

De nouveau, André toucha le bras de son ami.

– Philippe... murmura-t-il.

Mais d’un geste Philippe de Valmorin le repoussa et reprit, avec un accent prophétique :

– Ne voyez-vous pas s’amonceler les nuages annonciateurs de la tempête? Vous vous imaginez sans doute que les états généraux, que l’on nous promet pour l’année prochaine, ne se réuniront que pour chercher de nouveaux moyens d’accabler le peuple et de précipiter la banqueroute de l’État? S’il en est ainsi, vous vous trompez lourdement et vous ne tarderez pas à vous en apercevoir. Le tiers état, que vous méprisez, est une force irrésistible. Il anéantira les privilèges qui détruisent graduellement notre malheureux pays!

Le marquis, après avoir décroisé et recroisé ses jambes, répondit enfin :

– Vous possédez, monsieur, une éloquence dangereuse... une de ces éloquences assez chaudes et assez persuasives pour enflammer le peuple. Cependant je suis convaincu que, si vous étiez né gentilhomme, vos idées seraient moins fausses que celles dont vous vous faites en ce moment le défenseur.

Un instant Philippe le regarda sans comprendre. Puis, d’une voix troublée, il répondit :

– Mais, monsieur, je suis né gentilhomme. Ma race est aussi ancienne que la vôtre.

Le marquis, les sourcils relevés, contempla un instant son interlocuteur avec un sourire indulgent.

– J’ai l’impression que l’on a dû vous mentir, dit-il enfin.

– Me mentir?

– Oui... car vos sentiments et vos idées trahissent certaine indiscretion dont votre mère s’est probablement rendue coupable...

Ces paroles irréparables, le marquis les avait prononcées sur un ton neutre, où perçait toutefois une note de sarcasme.

Un silence de mort s’ensuivit. André, comme frappé de mutisme, serrait les poings et songeait : « Le misérable ! Et voilà l’homme qui veut me ravir la jeune fille que j’aime ! » Philippe, lui, regardait toujours M. de La Tour d’Azyr avec une expression égarée.

Et soudain il comprit. Le sang empourpra son visage, ses prunelles, si douces d'ordinaire, lancèrent des éclairs et un frisson l'agita de la tête aux pieds. Brusquement, il poussa un cri inarticulé, il se pencha en avant et, de toutes ses forces, frappa le marquis au visage.

D'un bond, M. de Chabrilane vint se placer entre les deux hommes.

André avait vu le piège mais, paralysé par la surprise, il n'était pas intervenu à temps pour empêcher son ami d'y tomber. Les paroles injurieuses prononcées par M. de La Tour d'Azyr n'avaient qu'un objet : faire sortir Philippe de ses gonds, le contraindre à accomplir un geste qui le mettrait à la merci de son adversaire...

Le marquis était très pâle, sauf à l'endroit de sa joue droite où la trace des doigts de Philippe commençait à apparaître. Mais il demeurait silencieux.

Et ce fut M. de Chabrilane qui, se tournant vers le séminariste et tenant avec un art consommé le rôle qui lui était dévolu dans cette comédie, rompit le silence en ces termes :

– J'espère, monsieur, que vous vous rendez compte de ce que vous avez fait et que vous êtes prêt à en supporter les conséquences ?

Philippe baissait la tête. Le pauvre jeune homme, obéissant à une généreuse impulsion, n'avait songé qu'à défendre l'honneur de sa mère. Mais il mesurait maintenant toute la gravité de l'acte qu'il venait d'accomplir et, s'il envisagea de s'en épargner les suites, ce fut uniquement par respect pour son habit de séminariste qui lui interdisait de vider une querelle, quelle qu'elle fût, par le moyen que suggérerait M. de Chabrilane. Il se redressa et répondit d'une voix sombre :

– Une insulte efface l'autre. Il me semble même que la balance penche encore en faveur de M. de La Tour d'Azyr. Mais je n'en souhaite pas moins que les choses en restent là.

– Impossible ! fit le chevalier avec autant de douceur que

de fermeté. Vous avez, monsieur, frappé votre adversaire. Or je puis vous affirmer que le marquis n'a jamais subi semblable traitement. Si vous vous jugiez insulté, il vous appartenait de demander réparation dans les formes habituelles. Votre geste semble démontrer que les paroles prononcées par M. de La Tour d'Azyr ne reflètent que la vérité. Mais il ne vous dispense en aucune façon de supporter les suites qu'il implique.

Quel acteur admirable que le chevalier de Chabrillane ! Avec quelle habileté il attisait la colère du séminariste !

– Je n'ai pas l'intention de me dérober, répliqua Philippe.

Après tout il était d'origine aussi noble que le marquis, et les traditions de ses ancêtres étaient encore plus profondément enracinées en lui que l'humilité dont il recevait chaque jour l'enseignement au séminaire. Ne se devait-il pas d'être tué plutôt que d'échapper aux conséquences d'un seul de ses actes ?

– Mais, messieurs, s'écria André, M. de Valmorin ne porte pas l'épée !

– Qu'à cela ne tienne, répondit le chevalier. Je puis lui prêter la mienne.

– Vous ne m'avez pas compris, fit André d'une voix qui exprimait autant de crainte que d'indignation. Je veux dire que M. de Valmorin ne sait même pas se servir d'une épée. De plus, l'état ecclésiastique auquel il aspire et qui sera bientôt le sien lui interdit de se battre de quelque façon que ce soit.

– C'est là une chose dont il aurait dû se souvenir avant de gifler M. de La Tour d'Azyr, répondit le chevalier avec une exquise courtoisie.

– Cette gifle n'a été que le résultat d'une provocation mûrement préméditée ! hurla André.

Puis, se maîtrisant à grand-peine, il reprit :

– Mais à quoi bon discuter ? Viens, Philippe. Ne vois-tu pas que l'on t'a tendu un piège ?

– Un piège ? Non, répondit le séminariste. M. de La Tour

d'Azyr est parfaitement dans son droit lorsqu'il exige réparation.

André posa sur son ami un regard découragé. Quoi? L'homme qu'il aimait entre tous était-il donc aussi futile que les autres? Que signifiait ce sentiment de l'honneur pour lequel certains individus étaient prêts à donner leur vie? «Pauvre Philippe! songeait André en contemplant la silhouette étrangement tragique de son ami. La vraie noblesse, c'est lui qui la possède, bien sûr. Mais aussi, comme il est pitoyable!»

L'HÉRITAGE

En quelques minutes, toutes les dispositions indispensables furent prises.

Les quatre jeunes gens, passant par la porte de derrière de l'auberge, se dirigèrent vers le fond du jardin. Puis ils s'arrêtèrent à un endroit où ils se jugèrent suffisamment protégés des regards indiscrets par un rideau d'arbres fruitiers.

Pour le reste, il n'y eut aucune formalité. Nul ne songea à mesurer les lames ni à choisir le terrain. Le marquis, par mépris pour son adversaire, conserva son habit et se débarrassa seulement de sa ceinture et de son fourreau. Grand, souple et athlétique, il vint se placer devant Philippe de Valmorin. Celui-ci, de taille égale à celle de M. de La Tour d'Azyr, mais frêle et délicat, avait négligé lui aussi de se dévêtir. Lorsqu'il se mit en garde, deux taches de fièvre animaient ses pommettes et tranchaient sur le fond grisâtre de son visage.

M. de Chabrillane avait prêté son épée au séminariste. Appuyé sur une canne, il attendait avec calme la suite des événements. Placé devant lui, mais de l'autre côté des combattants, André, plus pâle que les trois autres acteurs de cette scène, le regard fixe, tordait ses mains moites.

S'il s'était écouté, il se serait précipité entre les deux adversaires, il aurait protesté contre la monstrueuse inégalité de cette rencontre. Mais il se répétait : « À quoi bon ? Philippe lui-même ne voudra pas m'écouter... » Et, tout à coup, au

plus fort de sa crainte, il lui vint une pensée réconfortante. Le marquis était un gentilhomme, un homme d'honneur. Peut-être avait-il déjà décidé lui-même de ne pas donner à ce duel une conclusion désastreuse. Peut-être n'aspirait-il qu'à humilier encore ce grand jeune homme faible et gauche qu'il avait déjà grandement injurié et envers lequel il ne pouvait nourrir aucun sentiment d'animosité véritable...

Les lames cliquetèrent. Le combat commençait. M. de La Tour d'Azyr, les genoux légèrement fléchis, les pieds vifs, ne présentait à Philippe que le profil étroit de son corps mince, alors que le séminariste, les jambes raides et lourdes, ne tentait même pas de s'effacer. Quelle cible magnifique!

Comme il fallait s'y attendre, la rencontre fut des plus courtes. Jadis, ainsi que tous les enfants de la noblesse, Philippe avait appris à tirer avec le vieux maître d'armes de sa famille, et il connaissait au moins les rudiments de l'escrime. Mais en quoi ces rudiments auraient-ils pu lui être utiles devant un homme qui semblait être né avec une lame au bout du bras? Après trois dégagements, sans hâte, le marquis avança son pied droit sur le sol humide, se fendit avec beaucoup de grâce et, forçant la garde maladroite de son adversaire, lui plongea tranquillement son épée dans la poitrine.

André bondit à temps pour saisir son ami aux aisselles. Mais, fléchissant sous le poids, il laissa glisser sur le sol le corps du séminariste et s'agenouilla près de lui. La tête de Philippe s'abandonna sur son épaule. Ses bras inertes reposaient sur le sol. Le sang bouillonnait à la surface de sa blessure et commençait à souiller ses vêtements.

Le visage décomposé, les lèvres frémissantes, André leva les yeux.

Avec gravité, mais sans la moindre trace de remords, M. de La Tour d'Azyr contemplait son œuvre.

– Vous l'avez tué! dit André.

– Naturellement, fit le marquis en essuyant son épée avec un mouchoir de dentelle. Je l'avais prévenu. L'éloquence est un don dangereux.

Puis il tourna les talons. Mais André n'en avait pas fini avec lui.

– Tu te sauves, assassin! cria-t-il. Tue-moi maintenant! Ainsi, tu pourras dormir sur tes deux oreilles!

Le marquis se retourna à demi, le visage assombri par la colère. Pour le retenir, M. de Chabrilane lui prit le bras. Le chevalier, en partie responsable de ce qui s'était passé, commençait à avoir peur. C'est qu'il n'était pas de la même trempe que M. de La Tour d'Azyr.

– Viens, dit-il à son cousin. Il perd la tête. Philippe de Valmorin était son ami.

– Tu n'as donc pas entendu ce qu'il a dit? demanda le marquis.

– Oui, reprit André, vous n'êtes qu'un assassin, monsieur de La Tour d'Azyr! Mais vous êtes aussi un poltron, car – vous venez vous-même de m'en faire l'aveu – vous n'avez tué mon ami que parce que vous aviez peur de lui!

– Et si cela était? fit le marquis avec hauteur.

– N'avez-vous donc d'autre but dans la vie que de vous vêtir avec élégance, de vous peigner à la dernière mode et d'exterminer des êtres innocents et faibles comme Philippe de Valmorin? N'avez-vous donc ni esprit ni âme? Dois-je vous apprendre que les poltrons seuls tuent les êtres qu'ils craignent – bêtes et gens? Encore, si vous aviez poignardé mon ami dans le dos! Vous ne seriez qu'un simple bandit. Mais vous l'avez attiré dans un piège et, sous couvert d'un duel, vous l'avez exécuté à la manière d'un bourreau!

D'un geste brusque, le marquis se dégagait de l'étreinte de son cousin et avança de quelques pas en levant son épée comme le manche d'un fouet. Mais le chevalier le rattrapa et lui dit, sur un ton suppliant :

– Non, Gervais ! Laisse cela et, au nom de Dieu, allons-nous-en !

– Vous avez eu tort de le retenir, monsieur de Chabrillane, fit André d'une voix rauque. Laissez-le achever son œuvre. C'est pour lui le seul moyen d'échapper au châtement réservé aux poltrons et aux lâches.

Alors, le chevalier lâcha son cousin. Celui-ci, les lèvres aussi blanches que son jabot, les yeux étincelants, regarda quelques instants avec une terrible attention l'homme qui avait eu l'audace de l'insulter. Puis, par un phénomène inattendu, il parut se maîtriser. Venait-il de se souvenir que des liens d'affection unissaient André Moreau et M. de Kercadiou ? Se disait-il : « Si je tue ce misérable, mon prestige dans la région demeurera intact, mais il me faudra renoncer à épouser Aline » ?

Toujours est-il qu'il s'arrêta à deux pas d'André et, après quelques secondes d'hésitation, tourna brusquement les talons, non sans jurer entre ses dents, et s'éloigna en compagnie de son cousin.

Un instant plus tard, lorsque l'aubergiste et les domestiques apparurent dans le jardin, André pressait contre sa poitrine la tête de son ami et lui murmurait à l'oreille :

– Philippe ! Philippe ! Ne m'entends-tu donc pas ? Parle-moi, Philippe, je t'en supplie !

D'un coup d'œil, l'aubergiste comprit qu'il était tout aussi inutile de faire appeler le médecin que le curé du village. Le visage de Philippe avait déjà la couleur du plomb. Ses yeux, par les fentes des paupières mi-closes, étaient vitreux. Un peu de mousse sanglante rougissait ses lèvres entrouvertes.

Presque aveuglé par les larmes, André suivit les domestiques jusqu'à la chambre du premier étage où ils déposèrent le cadavre. Dès qu'ils furent sortis, il s'agenouilla près du lit, prit dans les siennes une des mains du mort et, dans sa rage, jura de faire payer très cher son crime à M. de La Tour d'Azyr.

– Ce qu’il redoutait, Philippe, c’est ton éloquence ! Si je ne puis obtenir justice contre lui, du moins ferai-je en sorte que son forfait demeure stérile, car ce qu’il redoutait en toi, je veux qu’il le redoute en moi dorénavant. Il savait que tu pouvais enflammer le peuple et l’inciter à balayer la noblesse. Eh bien, l’action que tu te proposais d’entreprendre, c’est moi qui la conduirai aussi loin que j’en aurai la force. Ton éloquence, tes arguments, tes idées : voilà l’héritage que tu me laisses. Je m’assimilerai ta foi, ta confiance en l’avenir des hommes, ton évangile de la liberté. Ma voix prolongera la tienne. Il ne servira de rien à ton meurtrier d’avoir trempé ses mains dans ton sang. Il continuera de t’entendre. Par mon intermédiaire, tu le hanteras jusqu’à son dernier souffle !

Lorsqu’il se fut fait ce serment, André se sentit soudain plus calme et, à voix basse, il se mit à prier. Mais, tout à coup, avec un tremblement de tout son être, il se dit : « C’est affreux, Philippe, toi si pur, si irréprochable, voilà que tu vas comparaître devant ton Créateur avec une âme encore embrasée par la colère ! »

Il réfléchit quelques instants. « Non, pensa-t-il enfin avec un soupir. Philippe, toujours si doux et inoffensif, ne peut pas être condamné pour cette colère. Dieu la lui pardonnera sans peine, car il n’a pas, lui, la dureté inflexible des grands seigneurs ! »

M. DE KERCADIOU

Pour la seconde fois ce jour-là, André prit la direction du château. Il traversa le village d'un pas rapide, sans prêter attention aux regards curieux qu'on lui jetait et aux chuchotements qui s'élevaient sur son passage, car la tragédie dont il venait d'être l'un des acteurs était déjà connue de tout le monde.

En courant presque, il gravit la colline, traversa le jardin et entra en coup de vent dans le château. Benoît, le vieux serviteur de M. de Kercadiou, l'introduisit dans la bibliothèque. Cette pièce, si elle était meublée de quelques étagères chargées de livres que nul n'ouvrait jamais, contenait en revanche une grande quantité d'armes et d'accessoires de chasse : canardières, poires à poudre, carnassières, couteaux de toutes tailles. Tables, buffets et fauteuils étaient tous en chêne massif. D'énormes poutres blanchies à la chaux soutenaient le plafond. Quand André se présenta, M. de Kercadiou arpentait le plancher d'un pas nerveux.

– Parrain... commença le jeune homme.

– Oui, je sais, coupa le vieillard en levant la main. M. de Chabrillane sort d'ici.

Il s'arrêta, inclina sa lourde tête et ajouta :

– Quel malheur ! Un garçon si estimable, si plein d'avenir ! Ah ! ce La Tour d'Azyr est un homme dur, impitoyable lorsqu'il s'agit d'honneur. Avait-il raison ? Je n'en sais rien.

Je n'ai jamais tué un adversaire parce qu'il n'avait pas les mêmes idées que moi. En réalité, je n'ai jamais tué personne. Ce n'est pas dans mon tempérament. Et puis, si je l'avais fait, je crois bien que je n'aurais plus fermé l'œil de ma vie. Les individus sont bien différents les uns des autres !

André, blanc comme un linge mais calme et très maître de lui, déclara :

– Parrain, la question importante est celle-ci : qu'allons-nous faire ?

Un instant M. de Kercadiou le dévisagea avec étonnement. Puis il demanda :

– Que pourrions-nous faire ? D'après ce que l'on m'a dit, Philippe de Valmorin a frappé La Tour d'Azyr.

– C'est exact... mais à la suite d'une provocation d'une incroyable grossièreté !

– Peut-être. Mais, si je suis bien renseigné, cette provocation, il l'a suscitée lui-même par ses propos révolutionnaires. Le pauvre garçon, j'en ai fait souvent moi-même la remarque, avait la tête tournée par les ouvrages des Encyclopédistes. Lire à l'excès est toujours nuisible. Philippe de Valmorin était un jeune homme charmant, intelligent, distingué. Issu d'une famille pauvre, il était l'unique soutien de sa mère. Et voilà qu'il oublie tout : sa situation dans le monde, son état de séminariste, ses devoirs envers Mme de Valmorin... et se fait tuer stupidement pour des idées ! Je trouve cela infiniment triste.

Et M. de Kercadiou, tirant son mouchoir de sa poche, se moucha bruyamment.

André sentit son cœur se serrer. Son parrain, sur qui il avait fondé quelques espoirs, ne lui serait donc d'aucune utilité ?

– Toutes vos critiques s'adressent au mort, dit-il, et vous n'en avez aucune pour le meurtrier ! Il ne me semble pas possible que vous excusiez un semblable crime !

– Un crime ? s'écria le vieillard. Mais, mon cher enfant, tu oublies que tu parles de M. de La Tour d'Azyr !

– Non, parrain, je ne l'oublie pas. Et je le répète : c'est un crime, un crime abominable qu'il a commis !

– Halte ! gronda M. de Kercadiou. Je ne te permets pas de parler en de tels termes d'un homme qui est mon ami et à qui je serai peut-être uni bientôt par des liens encore plus étroits que ceux de l'amitié.

– Par des liens plus étroits que ceux de l'amitié ? répéta André.

Et soudain il comprit.

Aline ! Dans la succession précipitée des événements qui avaient abouti à la mort de Philippe, l'image de la jeune fille s'était effacée de son esprit. Mais voilà qu'elle y reparaisait, animée, charmante, désirable... et, près d'elle, l'image tragique de l'ami assassiné.

– Comment, après ce qui vient de se passer, vous donneriez encore Aline au marquis de La Tour d'Azyr ?

– Tu confonds deux choses qui n'ont rien de commun entre elles. Je déplore ce duel. Mais je ne puis le condamner. C'est la seule façon de régler un différend grave entre gentilshommes.

– *Tu ne tueras point...* murmura le jeune homme.

– Encore une fois, il s'agissait d'un duel.

– Un duel ! s'écria André. La situation était la même que si, au lieu d'épées, les adversaires avaient eu des pistolets et que seul celui du marquis eût été chargé. Lorsque M. de La Tour d'Azyr convoqua Philippe à l'auberge des Armes-de-Bretagne, son intention était de le faire sortir de ses gonds et de le tuer. Je n'invente rien. Le marquis me l'a dit lui-même.

Quelque peu impressionné par l'ardeur de son filleul, M. de Kercadiou baissa la tête, haussa les épaules et, d'un pas traînant, se dirigea vers l'une des fenêtres.

– Pour juger une affaire semblable, dit-il enfin, il faudrait une cour d'honneur. Or nous n'en avons pas.

– Nous avons des tribunaux.

D'un seul mouvement, M. de Kercadiou se retourna et demanda d'un ton irrité :

– À quel tribunal fais-tu allusion ?

– À celui de Rennes. On peut déposer une plainte entre les mains du lieutenant criminel.

– Crois-tu donc que le lieutenant criminel consentira seulement à t'entendre ?

– Peut-être pas moi, parrain... Mais, si vous déposez vous-même la plainte en question...

– Tu voudrais que... commença M. de Kercadiou avec une expression horrifiée.

– Pourquoi pas ? L'affaire s'est produite sur votre domaine.

– Quoi ? Que je porte plainte contre M. de La Tour d'Azyr ? Mais tu es fou ! Aussi fou que ce malheureux Valmorin ! Les paroles qu'il a adressées ici même au marquis, à propos de Mabey, étaient déjà des plus injurieuses. Et je ne m'étonne pas que M. de La Tour d'Azyr ait exigé réparation.

– Je commence à comprendre, murmura André avec un accent désespéré.

– Que veux-tu dire ?

– Que je vais en être réduit à agir par moi-même.

– Qu'as-tu l'intention de faire ?

– Je vais aller à Rennes et j'exposerai les faits au lieutenant criminel.

– Il est trop occupé pour te recevoir ! Il a fort à faire avec l'agitation qui règne en Bretagne, et plus particulièrement à Rennes depuis que M. Necker a annoncé qu'il réunirait les états généraux et que, par ce moyen, il restaurerait les finances du royaume. Comme si un banquier suisse, et un protestant par-dessus le marché, pouvait réussir là où des gens comme Calonne et Brienne ont échoué !

– Adieu, parrain, dit André avec une expression absente.

– Où vas-tu ?

– Chez moi, pour l’instant. Et, demain matin, je prendrai la diligence de Rennes.

– Voyons, mon enfant, voyons ! s’écria M. de Kercadiou en posant une de ses grosses mains noueuses sur l’épaule de son filleul. Écoute-moi. La démarche que tu veux entreprendre ne peut donner aucun résultat positif. Tu as lu *Don Quichotte*, n’est-ce pas ? Tu te souviens de ce qui lui est arrivé lorsqu’il a entrepris de s’attaquer aux moulins à vent ? Je ne voudrais pas que tu t’exposes à des dangers dont je vois bien que tu ne mesures pas la portée.

Il avait prononcé ces derniers mots avec un accent d’affection profonde.

André le regarda, le visage éclairé par un pâle sourire.

– J’ai fait aujourd’hui, dit-il d’une voix sourde, un serment que je ne pourrais rompre sans me damner à jamais !

Alors, M. de Kercadiou changea brusquement d’humeur.

– Si je comprends bien, dit-il avec impétuosité, tu es résolu à ne pas tenir compte de mes conseils, n’est-ce pas ? Eh bien, va... Va au diable, puisque tu y tiens ! Mais, si tu as des ennuis, ne viens pas te plaindre à moi !

André s’inclina et se dirigea vers la porte. Là, il se retourna et dit, non sans ironie :

– Ce ne sont pas les moulins à vent qui sont dangereux, ce sont les hommes. Adieu, parrain.

Dès que la porte se fut refermée, M. de Kercadiou, le visage encore enflammé par la colère, se remit à arpenter la bibliothèque. En définitive, il en voulait autant à son filleul qu’à M. de La Tour d’Azyr. « Comme ces jeunes gens, têtus et prêts à se battre, et même à s’entretuer pour des questions insignifiantes, sont désagréables et irritants ! » se disait-il... Car il aimait sa tranquillité, ses aises. Et les nuages qu’il voyait s’amonceler autour de lui ne laissaient pas de l’inquiéter...

Lorsqu'il fut dans le couloir du château, André s'arrêta brusquement. Bien sûr, il n'avait pas l'intention de s'absenter longtemps. Mais pouvait-il partir sans avertir Aline ?

Avisant Benoît qui traversait le couloir et allait entrer dans la salle à manger, il lui demanda :

– Mlle Aline est-elle au château ?

Le domestique se retourna.

– Non, monsieur André, répondit-il, Mlle Aline est partie, il y a une heure environ, chez Mme de Plougastel.

– Merci, fit André.

Il réfléchit. Mais sa décision fut bientôt prise. N'était-il pas libre de faire presque tout ce qu'il voulait au château ? N'avait-il pas vécu une bonne partie de son enfance et de sa jeunesse dans cette grande demeure qu'il considérait un peu comme la sienne ?

Il fit demi-tour, gravit quatre à quatre les marches de l'escalier monumental. Au premier étage, il tourna à droite, suivit le couloir et entra sans frapper dans la chambre d'Aline. Puis il s'approcha du petit bureau placé près de la fenêtre, dans la lumière répandue par les rideaux roses. Il prit dans l'un des tiroirs une feuille de papier à lettres, trempa une plume d'oie dans l'encrier en porcelaine de Saxe et griffonna les quelques lignes suivantes :

Chère Aline,

Je pars pour Rennes. Je veux y demander justice contre le meurtrier de Philippe dont tu connaîtras, dès mon retour, l'identité. J'ai juré de venger mon meilleur ami. Il ne me reste que toi. Aime-moi comme je t'aime.

ANDRÉ

Où mettre ce billet ? Le laisser sur le bureau ? N'était-ce pas l'exposer aux regards indiscrets de Benoît ou de M. de

Kercadiou? Un instant, André chercha une cachette sûre. Puis, soudain, il lui vint une idée. Il s'approcha du lit, souleva la couverture et la rabattit après avoir posé la lettre sur l'oreiller. Ainsi, Aline la trouverait au moment même où elle se coucherait...

Le jeune homme fit quelques pas en arrière, s'arrêta et regarda autour de lui. Cette chambre, où il était si souvent entré depuis son enfance, il lui semblait en faire la découverte. Il avait l'impression d'en contempler pour la première fois les murs tendus de toile de Jouy, la gracieuse cheminée de marbre blanc, les moulures dorées au plafond, le lit étroit, dissimulé dans l'ombre de l'alcôve. Les nombreux objets dispersés un peu partout, il leur trouvait une forme, un visage nouveau. Le parfum mystérieux qui flottait dans l'atmosphère lui montait à la tête, et il crut même, à un moment donné, entendre un rire frais jaillir de l'un des coins de la pièce...

À regret, il regagna le couloir, la gorge étreinte par un pressentiment. Reverrait-il jamais cette chambre? Il secoua la tête, comme pour chasser une pensée importune. Mais oui, il reviendrait à Gavrillac. «À ce moment-là, se dit-il avec confiance, le meurtrier de Philippe commencera de subir son châtement. Naturellement, il ne pourra plus aspirer à la main d'Aline. Et la voie sera libre pour mon amour!»